

PANORAMA DES SITES PATRIMONIAUX

2012-2013

***textes écrits par Marc Pala
à mettre sur le site internet du Parc, des ADS.***

***10 nouveaux sites
accompagnés d'une dizaine de photographies chacun.***

Comme pour le “Panorama des acteurs culturels du Parc “, ce “Panorama des sites patrimoniaux du Parc“ se propose de mettre en valeur le patrimoine local. Les sites sont classifiés en **catégories**, nous nous efforçons de couvrir toutes les communes.

1/ Habitat / Fortification

2/ Le sacré / églises, chapelles, oratoires, ermitages, cimetières, calvaires...

3/ Itinéraires et Voies

4/ Pierre Sèche

5/ L’imaginal / Légendaire

6/ Les ressources / Le métier.

7/ Sites naturels ou culturels

Liste des sites de cette nouvelle série :

Les cabanes de Fleury et le globe, Fleury d’Aude (Habitat/Fortification) (1)

Le trou du loup, Armissan

Château de Gaussan, Bizanet ((Habitat/Fortification)) (1)

Borne des quatre Seigneurs, Caves (Sacré non religieux) (2)

Le fer à cheval, Saint-André-de-Roquelongue (Habitat/Fortification) (1)

La Robine, Narbonne (Les voies) (3)

L’île de l’Aute, Sigean (Sites naturels ou culturels) (7)

Les plâtrières, Fitou et Portel-des-Corbières (Exploitation/ Métiers) (6)

Les capitelles, La Palme (Pierre sèche) (4)

L'Estron de la Vieille, Villesèque-des-C et Roquefort-des-C (Légendaire) (5)

Ces sites s’ajoutent aux vingt premiers déjà en ligne sur le site du Parc http://www.parc-naturel-narbonnaise.fr/archives_du_sensible/sensible/un_site.html

Pour mémoire, sites déjà décrits :

Bages / La Crotz de la Lega /Un personnage mystérieux

Boutenac / Un corps lié de fer / La chapelle Saint-Siméon

Feuilla / Le bois en charbon /Le charbonnage

Feuilla / Le castrum de l’Hortoux

Fitou / le complexe agro pastoral de Rémiols

Fleury d’Aude / L’Oeil Doux

Fleury d’Aude / Une fraîcheur oubliée / Les glaciers

Gruissan / L’allée des naufragés / Notre-Dame-des-Auzils

La Palme / La chapelle St Pancrasse

Leucate / L’île retrouvée / Le plateau de Leucate

Peyriac-de-Mer / La croix de Matte Caude

Peyriac-de-Mer / "Pauvre pêcheur" / L’anse de Saint-Paul

Portel-des-Corbières / Un palais pour Charles et Galla / Le Castelas

Port-la-Nouvelle / Les carriers de Combe Redonde

Port-la-Nouvelle / Südwall / Les fortifications de la Garrigue Haute

Roquefort-des-Corbières / Le castrum de Montpezat

Roquefort-des-Corbières / La voie de Bérade

Saint-André-de-Roquelongue / Les métamorphoses de l’opaque / Les verriers

Sigean / La voie de Bérade

Villesèque / Las Vals de Gleu / La traverse de Villesèque

Vinassan / Une fraîcheur oubliée / Les glaciers

La borne des Quatre Seigneurs / L'homme territorialisé (Roquefort, Feuilla, Lapalme, Treilles)

Il est des lieux que plus rien ne signale à notre attention si ce n'est leur nom. Retournés à une sorte d'indifférenciation originelle, ils semblent attendre une nouvelle donne pour sortir de l'oubli : un incendie, le retour des troupeaux, quelques chasseurs ou un promeneur intrépide qui rouvrira la vieille sente, repoussera le linceul végétal. Seuls, le vent, le sanglier et les aigles qui nichent à l'aplomb des falaises perpétuent leur emprise sur ces planals désolés.

Pourtant de rares ornières témoignent encore du passage des lourds charriots des *boscassiers* et les archives des villages environnants nous rappellent qu'une de ces collines fut l'enjeu, au XIX^e siècle, de convoitises passionnées. Choisi comme point remarquable par les arpenteurs dès l'Antiquité, ce mamelon arrondi, de faible étendue, démarqué des montagnes qui l'entourent, fut appelé Sarrat des Bousoles (l'oc *bosòla* : borne). Au Moyen Age, il devint le point de convergence de quatre seigneuries. Délaissant les sinuosités des divisions naturelles qui suivent les ravins et les crêtes, les arpenteurs préférèrent ici, la ligne droite, directe, *de bòla en bòla*, depuis la Borne des 4 Seigneurs jusqu'à celle du Camp del Potz sur le flanc du Montner. Le carron (ancêtre du cadastre) de Feuilla de 1538 confirme l'importance de ce signal *mesurièr* (qui contient la mesure), à partir duquel se développe la ligne de partage des territoires de Feuilla et Roquefort. De cette Bousole des 4 Seigneurs, l'on devait voir, dans la direction du cers, celle du Montner éloignée de 77 cordes, soit 3564 mètres, la totalité de la frontière commune à ces deux communautés.

Vers le milieu du XIX^e siècle, les habitants de Feuilla contestèrent cette division unanimement reconnue lors de l'établissement du cadastre de 1813. Ils prétendaient que la borne des 4 Seigneurs ne se trouvait pas à la bonne place, ils la rebâtirent à l'extrémité nord du mamelon, faussant ainsi toutes les perspectives de visées antérieures. De vieilles croix, "plus ou moins fraîchement taillées" s'indigne le Roquefortois Marty, apparurent sur "l'emplacement favori des habitants de Feuilla". Les géomètres de 1852, jugés partiaux par les Roquefortois, "complètement dévoués à la cause de Feuilla", proposèrent une nouvelle limite, au tracé non plus rectiligne mais polygonal, matérialisée par une dizaine de bornes, qui annexait tout le plateau supérieur de la montagne. Les Feuillantins, au grand désespoir de leurs voisins, "ne cachèrent pas leur satisfaction; ils prirent ouvertement des airs de triomphe". Anticipant les décisions du tribunal, ils passèrent à l'action, outils et matériaux sur le dos, ils gravirent la serre, ne se contentant pas d'amonceler de simples amas de pierres, "ils élevèrent de vraies petites tours, et les bâtirent à chaux et à sable".

Les Roquefortois s'insurgèrent contre "l'invention de cette nouvelle frontière" qui privait leurs défricheurs et bergers de 420 sétérées (103 ha) de garrigue. Confronté à la virulence extrême des deux partis, le tribunal de Narbonne, incapable de trancher entre des expertises contradictoires, se déclara incompétent en la matière. La limite ancienne, celle du carron, prévalut et la plupart des bornes voyageuses furent détruites; seuls quelques noms se transmettent encore avec les postes de chasse : borne des Cimbouls, de la Fenneto, du Barrenc, de l'Abeuradour, de la Sabine...

Les géomètres du XIX^e siècle n'étaient plus des experts prud'hommes au sens médiéval du terme, hommes sages et avisés, garants de la sacralité du bornage. Le siècle des Lumières et la Révolution étaient passées par là, banalisant la mesure, rationalisant la limite. Les falsificateurs de bornes avaient détruit la mémoire gravée dans le sol, en dispersant les *còdols*, les galets témoins enterrés à leur pied. Mais l'oubli ne devint total qu'avec la disparition progressive des témoins vivants des partages, *los agachons* (de l'oc. *agaitar* : regarder avec attention), qui veillaient au respect des limites et à l'intégrité du territoire communal. Personnellement affiliés au bornage, ils avaient été choisis quand ils étaient enfants pour accompagner les géomètres arpenteurs sur les lieux du partage. A l'image du jeune saint Médard, ce modèle référentiel, qui reconnaissait les vraies bornes et les marquait "de son pied comme l'aurait fait le fer chaud sur la cire", ils participaient à la *siensa d'atermenar* par une petite initiation qui leur conférait le rang de témoin. Impliqués émotionnellement, ils recevaient une paire de gifles "afin qu'ils gardent le plus vif souvenir des limites qu'ils ont vu borner". Ils devenaient ainsi porteur d'un savoir qui les liait intimement à un territoire; à des traces et des pistes forgeuses d'identité. Dans les brumes accumulées par le vent marin, la dernière *bosòla* de la serre évoque une vague silhouette d'homme; d'un homme, qui, en d'autres temps, régna sur les limites.

Bibliographie :

Marty Théodore, 1889, *Recherches historiques sur Roquefort et Montpezat*, Chauvin, Toulouse.

Portet Pierre, 2007, *Les techniques du bornage au moyen âge : de la pratique à la théorie*, LAMOP, Université Paris I.

Motte Magdeleine, 2010, "*Traité d'Arpentage*" de Bertrand Boysses, *Manuscrit 327 de l'Inguimbertaine*, Presses Universitaires de la Méditerranée, Montpellier.

"*Item, tu, atermenador, entent, quant plantaras terme in aguachons von que sie, fay si podes que y aja enfants e fay lur vezer la maniera consi si planta termes ni aqual part si pausan los aguachons ni von es luoc ni de qui. Et apres, dona a quascum dels enfants una bofa, per tal que quant seran antics lur recorde d'aquelos termes que auran vist plantar et aguachonar a tu en presencia dels autres que i seram estat.*" [*La siensa d'atermenar*, ch.109/4, *Quapitol per recordansa*]

Les capitelles de La Palme / Vivre au milieu des pierres.

Un vieux carrier me racontait que dans les années 1960, "*une femna que fasia una enquèsta, una japonesa cresi (?)...*," cherchait à rencontrer des anciens du village pour qu'ils lui montrent les capitelles. "*Las capitèlas, de qu'es aquò ? Aquí persona avia entendu parlar de capitèla!*". Ce terme, à l'époque, était effectivement inconnu des parlers locaux. Ce sont les sociétés savantes qui vers le début du siècle dernier l'importèrent des Cévennes. Sous leur influence, il finit progressivement par s'imposer comme le nom générique de toutes les cabanes en pierre sèche. A La Palme comme à Fitou ou Leucate, on disait *cabanòt*.

Il est vrai qu'on n'en parlait pas trop de ces cabanons, à demi ruinés, perdus dans leurs amas de pierrailles envahis par le kermès. La plupart d'entre eux se trouve au nord du village, sur les coteaux ensoleillés de la Garrigue Haute, en des lieux-dits évocateurs : Combe de l'Olivier, Plat de la Serre, Plat des Graniers, Chante Perdrix, Les Trois Jasses... Ils ne furent pas l'oeuvre comme on le croit, à tort, des bergers mobiles comme leurs troupeaux mais des agriculteurs qui colonisèrent ces garrigues pierreuses dont les amples ondulations s'évasent paisiblement vers les étangs.

Au XVIII^e siècle, à La Palme comme partout en Corbières les troupeaux étaient encore la principale richesse des villages. La Palme comptait près d'une vingtaine de bergeries pour un cheptel d'environ 4000 bêtes à laine et d'un millier de chèvres qui déambulaient sur la Garrigue Haute et dans le quartier de Saint-Pancrace, traditionnellement réservés à la dépaissance des ovins. Vers la fin de l'Ancien Régime, les fondements de l'économie agro-pastorale commencèrent à chanceler, une série de lois favorables aux défricheurs entraîna de graves conflits entre éleveurs et agriculteurs. La Révolution précipita le mouvement en ouvrant la porte des landes aux manoeuvriers. Les notables, principaux propriétaires des troupeaux, légiférèrent à tour de bras pour réfréner l'ardeur de tous ces pauvres hères qui, souvent pour le compte d'un patron, se jetèrent, la hache et le pic à la main, sur les vacants communaux. Sous une poussée démographique galopante, ces cultivateurs de misère dépierrèrent, avec *l'aissada* et le *bigòs* (houes) toutes ces petites parcelles, amoncelant dans les garrigues : terrasses, murs, clapas et cabanes. Pour nourrir toutes ces bouches - la population de La Palme passa de 750 habitants en 1846 à 1718 en 1886 - les villageois défrichèrent sans relâche pour semer le grain, planter l'olivier puis la vigne qui telle une transgression marine finit par envahir la plaine et submerger les coteaux, repoussant les derniers troupeaux sur les sols sans espoir.

L'architecture en pierre sèche, dont la capitelle est un des plus remarquables fleurons, s'est transmise et développée dans ce contexte de colonisation des terres extrêmes. C'est une architecture d'autosuffisance, un art de la nécessité, qui a puisé sur place dans un matériau abondant et gratuit, mis en forme par une main d'oeuvre familiale pas encore obsédée par le temps ni le rendement mais ne ménageant ni sa sueur, ni sa patience. A La Palme beaucoup de défricheurs furent aussi des carriers, des hommes de métier qui surent mettre en oeuvre avec des trésors d'ingéniosité et un grand art de la variante ce matériau de pauvres. A la différence des carriers de Port-la-Nouvelle qui multiplièrent les cabanons de facture classique, 15 m² de surface au sol, aux murs

montés à la chaux et à toitures de tuiles, ceux de La Palme participèrent, comme leurs voisins de Fitou et plus modestement de Leucate, d'un courant ou d'un style de construction qui propagea la technique de *peyres essuytes*, aujourd'hui dite pierre sèche ou écrue. La majorité de ces cabanes affecte une forme quadrangulaire, leurs couvertures reposent sur des voûtes en tas de charge ou des arcs à claveaux; la porte d'entrée est surmontée d'un linteau monolithe et l'intérieur s'agrément de placards muraux, parfois d'une cheminée ou d'un *trastet* (mezzanine). La quinzaine de capitelles, voire plus, répertoriées sur La Palme, révèle par la qualité de l'ouvrage l'intervention de maçons spécialisés, en l'occurrence ici des carriers, qui maîtrisaient avec bonheur l'ensemble des techniques destinées à ce type de construction. La voûte en encorbellement qui surmonte les cabanes d'une ancienne carrière, située au-dessus des salins, confine à la perfection.

L'harmonie, la beauté des paysages lithiques résultent d'une succession d'initiatives et d'accords longuement mûris entre l'homme et son milieu. Cette étroite collaboration a permis de hisser, ce qui n'était qu'un lieu, au rang de paysage. La cabane fut le creuset intime où s'élabora cette féconde cohabitation car elle est un microcosme, un concentré de tout le reste. Réinvestie par la démarche patrimoniale, elle est devenue un vert paradigme où convergent tous les éléments disloqués d'une convivialité perdue.

L'Estron de la Vièlha / Un signal dans le paysage (Villesèque des Corbières)

Visible depuis la vallée de Durban et le couloir maritime, l'Estron de la Vieille est une colline d'environ 400 mètres d'altitude qui se démarque sur un horizon de plateau. Sa curieuse dénomination lui confère une certaine notoriété. Sa référence gaillarde à la "matière joyeuse et dégrisante" ne fait pas toujours l'unanimité ; ainsi la carte d'état major de 1889 a préféré transcrire cette truculente appellation par "Trau de la Vieille" (en oc *trauc* : trouée, passage), multipliant en toute innocence les ambiguïtés phonologiques...

La question reste pourtant entière, l'Estron de la Vieille est-il le nom originel de ce tènement ou une déformation, un jeu de mot populaire sur un toponyme plus ancien, incompris ? A.Soutou déjà s'interrogeait sur les diverses interprétations possibles du toponyme Vieille, avançant, entre autres, l'explication par Villa qui normalement évolue en Viala mais pourrait aboutir, dans certains cas, à Vielha. Ce que pourraient suggérer les rapprochements avec le nom du village voisin, Villesèque, prononcé Bilosèco, écrit Vylha Seca en 1539, très proche de "Vielha Seca" (équivalent du toponyme "Vieille Morte") ou encore avec ce pech du Viala qui perpétue, au pied de l'Estron, la villa Perela mentionnée dans une donation d'époque carolingienne. Toutefois, suggère Soutou, s'il en était ainsi, les confusions qui se seraient produites au bénéfice de la Vieille "montre bien que cette Vieille, avait à une époque donnée une place prépondérante dans la conscience toponymique populaire".

En effet, cette Vielha est loin d'être une inconnue dans le monde merveilleux des récits populaires. Elle a donné naissance en Languedoc à une importante mythologie où elle apparaît tour à tour comme géante, sorcière, fée, personnification de la nature ou du cauchemar, figure carnavalesque... Un court récit recueilli dans les années 1990 à Durban semble confirmer cette piste folklorique qui rattacherait ce lieu au légendaire très répandu des géants arpenteurs et modeleurs de paysages. Selon cette légende, le pic de la Vieille et la rivière de la Berre seraient l'oeuvre d'une géante qui : "*un pè sus Sant Victor, l'autra sus la Serra, pisset la Bèrra, caguet l'Estront*"; une variante ajoute même que comme il lui en restait encore *mai d'una gotta*, elle pissota le Barrou, cette petite Berre.

Le folklore mondial regorge d'exemples de géants qui jalonnèrent le territoire des traces de leur passage : empreintes de leurs chaussures, dépattures, ustensiles, excréments... On ne compte plus les estrons de Gargantua, de Roland ou du Diable. Toutes ces légendes de géants, précise M.Bakhtine, "ont un rapport étroit avec le relief des lieux où elles étaient racontées; la légende trouve toujours un point d'appui concret dans le relief régional" et mêle les images grotesques du corps au monde environnant. Ainsi ce Trau de la Vielha, duquel sourd matière mirifique, est-il révélateur de très anciennes zones de passage, En soulignant l'alignement du Pié de Poul, point culminant de la Serre, de l'Estron et du pic Saint-Victor, la géante pointe la vieille draille des plateaux littoraux et les portes d'entrée en Corbières, au nord la vallée de la Berre et au sud, les cols de Souil et de Pereille.

Au long des siècles, le paysan des Corbières se tourna vers cette colline au profil

caractéristique pour s'orienter et pronostiquer le temps, "*Quand l'Estront es oscura, aurem la pluèja segura*"; un dicton équivalent s'applique au col de Feuilla, dit Trauc de Madama. L'Estron acquit même le statut de symbole identitaire comme le rapporte le Sigeonais Charles Frances, "N'est-elle pas pleine d'amour, dans sa spontanéité, cette réflexion du soldat sigeonais qui, dans la fournaise de Verdun, rencontrant, par hasard, un compatriote, marmonait : l'Estroun de la Biello es fumous !"

De ce détour par le mythe, nous retiendrons surtout ce thème de l'inscription dans le territoire. A l'image du corps de ce géant, poreux, fusionnant avec la topographie, le corps de l'homme n'est pas isolé du monde, des phénomènes naturels ou du relief géographique. C'est bien dans ce type de savoir sur un paysage, sur le monde et les choses que réside la pertinence contemporaine de ce légendaire.

Nous revoici sur le plateau avec le vent et le soleil sur la peau, Rabelais dans la tête; au loin une colline : "Ah, ha, ha! Houay! Que diable est cecy? Appelez-vous cecy foyre, bren, crottes, merde, fiant, déjection, matière fécale, excrément, repaire, laisse, esmeut, fumée, estron, scybale ou spyrathe ? C'est, croy je, saphran d'Hibernie.

Ho, ho, hie! C'est saphran d'Hibernie ! Sela ! Beuvons."

Quelques repères poreux ont fixé des bribes d'un vieux corps territorialisé, "la culture grotesque populaire"; en lutte perpétuelle contre la peur et la mort, elle nous renvoie par-delà le temps, dans un éclat de rire, l'image d'un cosmos exorcisé, joyeux, matériel et corporel.

Bibliographie :

Abondante documentation à caractère folklorique et ethnographique sur ces thèmes du géant et de la Vieille, voir : Frazer, Sébillot, Reinach, Dontenville, Moulis, Gaignebet, Fabre...

Et cette phrase lumineuse du félibre provençal Josèp d'Arbaud : "*La Vieio! Esperit viéu di grand parage nòu!*" [La Vieille, esprit vivant des grands espaces neufs]

Soutou André, 1954, *Toponymie, folklore et préhistoire : Vieille Morte*, Revue internationale d'onomastique, 183-189.

Bakhtine Mikhaïl, 1985, *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*, Tel Gallimard.

Francès Charles, 1965, *Sigean... Centre d'un monde*, B.M.S. n°1, Mairie de Sigean.

Plateau de la Roque / Dans la portée de L'Arc (Saint-André-de-Roquelongue)

Rien de telle qu'une aile volante ou la photographie aérienne pour aborder ce site de hauteur. Au sol, la perspective sur cet "escarpement encerclé" est entravée par de denses îlots de maquis, brouillée par le mimétisme de cette muraille qui s'affaisse en un impressionnant *clapas* rubané. On ne vient pas ici par hasard. Il faut y être guidé ; passé le dédale végétal et les entraves des lapiés, il faut longer lentement cette enceinte, vaincue par la solitude et le temps, pour mesurer l'ampleur de l'espace encerclé, environ 25 ares, tranché brutalement au levant par la ligne diamétrale et plongeante de la falaise. La muraille naît et meurt dans le vide, ce vide ici qui fait mystère, aucun indice de datation, aucune trace de vie humaine, rien d'autre que le vent, la pierre qui se délite et une nature patiente qui reconduit tout à son ordre.

Il n'est d'enceinte qui ne soit percée de porte "car c'est le vide encore qui permet l'habitat". Dans cette épaisse muraille de plus de deux mètres de large sur un mètre de hauteur, cette porte n'est qu'un étroit passage bien délimité par deux larges dalles posées sur chant. Elle ne débouche pas seulement sur un enclos mais sur l'ouvert du vaste monde ; au nord l'oeil embrasse toute la plaine de Saint-André-de-Roquelongue, ses vignes à perte de vue où se perpétue l'héroïque occupation, alors qu'en face, vers l'est, ondule le bois du Vicomte duquel émergent les ruines de l'ermitage Saint-Martin. Il faut venir par une aube claire saisir par-delà les foisonnements sauvages des collines la tâche rouge du matin.

Non loin de l'Arc monumental, se dressent un dolmen et quelques cabanes, attribués aux communautés agro-pastorales du Bronze Ancien. L'Arc est probablement contemporain de ces installations vieilles de quatre mille ans. L'absence d'une étude sérieuse et de fouilles archéologiques a permis toutes les hypothèses : enceinte chasséenne, habitat fortifié, parc à moutons, temple solaire... Cette dernière, somme toute plausible, fait rêver. Un article de journal, émanant d'une association patrimoniale saint-andréenne retient cette fonction "d'exercice d'un culte solaire" comme la possibilité probable de cet escarpement bien orienté à l'est. "Ce culte, lit-on, aurait pu être commun à toutes les populations des environs car cet arc est le seul connu dans la région... On peut imaginer des rassemblements ou des pèlerinages tenus à certains moments précis, aux solstices par exemple..."

L'imaginaire mis en veille, nous ne savons que peu de choses. Pensons donc avec les pieds et laissons nos pas suivre la marche du soleil, arpenter la falaise de Sur Roque, en direction du sud, vers Combe de Berre. En contrebas, d'interminables défilés : combe Longue, combe Plate, combe Etroite... s'enfoncent au sein d'une géologie tourmentée, dans de grandioses paysages minéraux écrasés entre les poussées compressives des plateaux de Sur Roque, de Saint Victor et de Montagnacum. Autour d'épicentres, tel le Roc du Malpas, tout n'est que chevauchements, plissures, feuillures. La toponymie y prend des tournures étranges : Pech Fourcan, le Fer à Cheval, Crêt de Carmantran, le Plan des Mascos... qui évoquent des formes fourchues, d'énigmatiques gravures rupestres, une Vieille carnavalesque, des sabbats de sorciers... Il me souvient d'une virée solitaire au Plan des Mascos. La doline venait

d'être labourée, un monticule jaune d'or trônait en son centre dans la lumière rasante du soir. Je m'en approchais, intrigué. Une offrande de pommes avait été déversée sur la terre brune et grasse. J'eus un instant de doute... Mais ce n'était qu'un "agranal" de chasseurs, une libation pour sangliers, ultimes théophanies sauvages des lieux.

Si toute cette toponymie mythologique n'explique pas l'Arc, elle souligne, comme l'a mis en lumière la juxtaposition de disciplines du savoir (ethnographie, onomastique, archéologie préhistoire...) les survivances remarquables venues du fond des âges, voire une certaine forme de continuité, malgré le jeu permanent des réinterprétations, entre mégalithisme, légendaire et des manifestations culturelles populaires comme le carnaval, la sorcellerie, les pratiques magiques ou divinatoires. Le lieu est le liant de toutes ces manifestations, il en est à la fois l'empreinte et la matrice. Les éléments de cet ensemble qu'est le pays vont les uns avec les autres, ils sont indissociables, ils doivent être appréhendés dans leur globalité, dans leur accord avec le paysage. "Le là d'ici n'est pas celui d'ailleurs... l'être non plus ne saurait y être-là comme il est ailleurs". Et c'est bien ce "il-y-a-ici-plutôt-que-là" qui rend cohérent et loquace toute une série de signes, en léthargie, dans la portée de l'Arc.

Sortis d'une accumulation de faits, que savons nous du territoire ?

Bibliographie :

Deux articles dans le journal L'Indépendant, à la rubrique Saint-André-de-Roquelongue :

_ *La section patrimoine de la MJC en visite à l'Arc*, 18 mars 1999

_ *Le patrimoine saint-andréen sur le plateau de la Roque*, 20 mars 1999

Une simple allusion au site par F. Claustre et J. Vaquer in *Gallia, circonscription Languedoc-Roussillon*, pp. 391-415, année 1985, vol.43.

Et sur le rapport onto-géographique de l'humanité avec la Terre, voir :

Berque Augustin, 2010, *Ecoumène, Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin Poche.

Le canal de la Robine / Nostalgie maritime (Narbonne...)

Au V^e siècle, le poète Sidoine Apollinaire rendit un vibrant hommage à Narbonne "riche de santé, belle à voir", chantant ses fastueux monuments mais aussi ses étangs, ses îles, son fleuve, ses marchandises, son port de haute mer. Il soulignait ainsi la vocation maritime de la ville qu'un de ses prédécesseurs, le géographe grec Strabon, décrivait, comme "le port de la Celtique entière, tant il surpasse les autres".

Tout au long des siècles jusqu'au funeste XVIII^e, Narbonne, avec des fortunes diverses, ne cessa jamais d'être un port. En 1316, une catastrophique crue de l'Aude ravagea la ville et détourna le fleuve vers le nord. L'abandon définitif du lit urbain, bouleversa le réseau complexe des robines (de l'oc. *robina* : canal) et priva Narbonne d'une de ses principales artères vitales. Pour tenter de conserver malgré tout leur ouverture sur la mer, les Narbonnais cherchèrent à améliorer leur dispositif portuaire en aménageant un des anciens cours de l'Aude. Ce canal, appelé Robine, dont le lit, d'une trentaine de km, fut à plusieurs reprises modifié, joignait l'Aude, par Narbonne et les étangs, au grau de la Nouvelle, alors simple passe sur une côte déserte.

Au XVII^e, Narbonne qui paria sur la reprise économique et le commerce maritime fut confrontée à l'état défectueux d'une Robine, peu profonde, en partie comblée par la vase et les éboulements. Les tartanes de haute mer cessèrent de remonter jusqu'au port urbain qui, face à l'accroissement du trafic, devint un simple centre de transbordement, tout entier accaparé par la gestion des navettes, entre la ville et son grau, rendu peu attractif par son absence d'infrastructures; "le plus dangereux trou qu'il y ait sur les plages du Golfe de Lion", selon ses concurrents et détracteurs. L'inauguration en 1681, du canal des Deux Mers (Canal du Midi), qui mettait en communication l'océan Atlantique et la Méditerranée, Bordeaux et Sète, porta un coup fatal au vieil organisme portuaire de Narbonne. Mais les Narbonnais croyaient toujours en leur destin maritime et virent dans leur jonction au canal du Midi une planche de salut. Ils rêvèrent leur cité érigée en un grand carrefour de voies d'eau. Leur projet s'inscrivait dans une vaste perspective, la restauration de la Robine, élargie, recreusée, redressée se concevait désormais prolongée jusqu'en Roussillon, à travers l'étang de La Palme. Cette nouvelle artère à vocation commerciale et militaire, était censée détourner une partie de la prospérité générée par le canal des Deux Mers au profit d'un axe Narbonne-Perpignan.

Mais la mise en service vers 1787 du canal de jonction qui relie le canal du Midi (Port-la-Robine) à l'Aude (épanchoir de Gailhousty) puis celui-ci par la Robine à Narbonne, arriva trop tard. La conjoncture avait changé, le déclin du commerce narbonnais était consommé et Narbonne, épuisée d'avoir voulu rester un port.

Malgré la concurrence croissante de la route puis du chemin de fer, la Robine connut, après le déclin du commerce du grain, un regain momentané d'activité au XIX^e siècle grâce à une économie viticole au faîte de sa prospérité. Les cartes postales du début du siècle dernier rendent compte de cette fébrilité des quais de Lorraine et d'Alsace, où s'alignent, derrière péniches, demi-muids et futaille, les chais de négociants et les fabriques des tonneliers. Avec la mise en chômage des derniers pinardiers, dans les années 1970-1980, la batellerie commerciale cessa de fréquenter les canaux, investis

par le tourisme fluvial. La Robine n'est plus qu'un paisible chemin d'eau, des rives duquel ont disparu les dynasties barquières, les haleurs, les portefaix, les cordiers..., l'éclusier même.

Plus personne le long des berges, si ce n'est quelque écho, pour relayer les nouvelles. Des berges désormais, livrées, corps et âme, à la flânerie... A Narbonne, passés le moulin du Gua, l'écluse, le pont des Marchands, les Barques et l'ombre généreuse de ses platanes, poussons jusqu'au théâtre où ressurgit le vieux rêve maritime d'un port fluvial, poursuivons hors de la ville, par-delà les vignes rongées par le sel, d'anciennes salines et les rizières, jusqu'aux régions paresseuses où les flots de l'Atax se figèrent, où la domination de l'homme hésite à son tour. Tout s'y résorbe dans l'horizontal, dans la force tranquille de vastes étendues. La bande étroite du canal, couplée au rail, frangée d'écume, s'avance au milieu des lagunes, bordée sur ses deux berges par les eaux sombres des étangs : la Sèche, l'Ayrolle, le Charlot... Sur ces basses terres à la maigre végétation, point de demi-mesure, ni de modération mais des contrastes marqués entre un calme plat et le vent qui, soudain, s'élève et plie le monde sous ses rafales.

Ainsi, entre ville et port, le canal, oublieux des jonctions, se fige pour un temps dans les illusions des reflets et la platitude immobile d'un monde flottant. Il ne trafique plus le vin ni le grain mais de pleines cargaisons d'humeurs rêveuses et vagabondes.

Bibliographie :

Sidoine Apollinaire, *Poèmes*, XXIII, 37-47, trad. A. Loyen, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Ausonne, *Tableau des villes célèbres*, 19, v. 18-21, trad. N. Jasinski, Paris, 1934.

Strabon, *Géographie*, IV, 1, 6 et 12, trad. A. Tardieu, Hachette, 1867.

Larguier Gilbert, *Le drap et le grain en Languedoc*, Presses Universitaires de Perpignan, 1996.

Charreteur Agathe, *La Robine et la vie des gens du canal*, Les carnets du Parc n°4, PNR Narbonne, 2005

L'Île de l'Aute / Insula Sancta (Sigean)

"Exil mon ami, mon semblable !... Je l'ai vécu, avant ma douzième année, l'heure, tragique et redoutée..." ainsi s'exprime ce Sigeonais, l'oeil collé à la vitre du train, qui regarde s'éloigner la Garrigue Haute et la Nadière puis Cassagues et l'Aute, et Bages... enfin l'étang tout entier. Cet étang qui, pour les autochtones, est plus qu'un simple plan d'eau mais un monde en soi, une véritable présence dans laquelle s'enracinent les îles et une enfance pétrie de sel et de soleil.

Tout le monde ici se sent un peu légataire de l'île et de la vague, "seigneur de Laute et de Planasse", de ces terres désolées, plates et basses ou redressées en promontoire, images d'un éternel été. Le titre de noblesse et la seigneurie ne sont pourtant pas de simples phantasmes, des usurpations poétiques, ils furent portés dès le XVI^e siècle, et peut-être même avant, par quelques "grandes" familles, faiseuses d'Histoire, les Juer, les Authemar, les Chefdebien... qui érigèrent en fiefs ces terres vaines de Planasse, de l'Haute ou du Doul. L'entreprise n'était pas si dérisoire ni désintéressée, car associée à un domaine avec ses droits de pêche, de chasse et de boisillage. La dénomination Canal de Laute englobait alors une vaste portion d'étang, délimitée par des bornes, depuis le lieu-dit Les Courbes (près de la Réserve Africaine) jusqu'à la presqu'île de l'Angle (les Cabanes de Sigean). Au Moyen Age, les habitants du hameau du Lac en détenaient la jouissance exclusive, les pêcheurs sigeonais devant se contenter de la partie sud, vers la Nouvelle, appelée l'estang Mage.

De nos jours déserte, sauf en été quand elle est prise en tenaille par les plaisanciers de Port Mahon et de la Nautique, l'île connut plusieurs implantations humaines dès la Préhistoire ainsi que le révèlent de modestes trouvailles, une hache néolithique, des fragments de céramiques antiques : amphores, *tegulae*, sigillée... Dans la vallée centrale où convergèrent les habitats et les cultures, des travaux viticoles mirent au jour, vers 1947, des tombes à dalles d'une probable nécropole paléo-chrétienne. Ce type de vestiges, saturés de valeurs religieuses, atteste probablement d'une sanctification des lieux qui transparaît dans la plus ancienne appellation connue de l'île (1309), *l'Insula Sancta*. Le sacré en opérant une mise à part, pointe quelque chose de l'île qui n'appartient pas à ce monde-ci, finit par en faire un lieu qui nous tient par le rêve. Ensuite les mystères de l'île, comme disent les journalistes, inspirèrent puis propagèrent les légendes... A partir d'un gisement archéologique interprété de manière trop hâtive, un simple habitat de pêcheurs du III^e-II^e siècle av. J.-C., établi dans une anse du sud-est, est devenu un débarcadère du port antique de Narbonne "où les navires transbordaient leurs marchandises sur des allèges". De même, ce "site naturel unique", fut sensé abriter un "trésor floral", l'héliotrope de curaçao "qui ne s'épanouit qu'en Grèce, plus précisément en Crète" - Ah! Les marins grecs !- mais cette vivace endémique, aux feuilles spatulées et à petites fleurs blanches, bien que menacée, s'épanouit en d'autres endroits de notre littoral. Les îles ont toujours été des terres de rêve, propices aux fabulations ou aux voyages en Utopie.

Comme sa grande voisine Sainte-Lucie qui fut, longtemps, terre d'élection de moines et d'ermites, l'Aute attira des hommes et des femmes, en exil du monde, aimantés par le silence et la solitude, hantés par un questionnement existentiel. Une communauté

de Béguines s'y serait établie vers la fin du XIII^e siècle, pour tenter d'y vivre un idéal de pauvreté évangélique, affranchi des tutelles de la hiérarchie ecclésiastique. Fraternité et liberté furent encore, dans la première moitié du XIX^e siècle, les stimulants d'un éphémère phalanstère de Saint-simoniens qui s'essaya dans la mise en pratique de théories utopistes, espérant enfin jeter les bases d'une nouvelle société plus juste.

Du saint-simonisme ne survécut dans l'île que l'intérêt particulier que celui-ci conférait à l'agriculture. Un domaine viticole dont il ne subsiste que la principale bâtisse rythma la ronde des jours jusque dans les années 1950. Le conservatoire du littoral acheta en 1984 ces quarante hectares de terre redevenus sauvages et en confia la gestion à la commune de Sigean. Une association des Amis de l'île de l'Aude, cercle convivial regroupé autour d'une passion commune : l'étang, entretient le domaine par des débroussaillages et quelques restaurations. Elle s'occupe aussi de mémoire, l'un de ses membres vécut son enfance dans l'île. Cette mémoire d'un arrière monde, apte à exprimer certaines vérités comme celle du mythe, prend parfois la tournure fabuleuse d'une Atlantide lacustre méditerranéenne, chantée par les Félibres; c'est le monde englouti des villes mortes, des galères musulmanes chargées de butin et d'une jeunesse perdue - présence d'Héraclès - insouciant et ensoleillé. Car les dieux déchus de l'été, dans leur ardeur à vivre, éprouvent un immense besoin d'île.

Bibliographie :

Francès Charles, 1965, *Sigean ... Centre d'un monde*, B.M.S. n°1, Mairie de Sigean.

Pech de Laclause Jacques, 1962, *L'Etang du Lac et la Berre*, B.C.A.N. t.XXVI.

Romain Philippe, 1999, *L'île de l'Aude, fleur de l'Aude*, Journal La Dépêche du Midi, du 24 août, rubrique de Sigean. Où il est dit : "L'île de l'Aude c'est d'abord un mystère" (?)

Dellong Eric, 2003, *Narbonne et le narbonnais 11/1*, C.A.G., Sigean n°379, pp 614-615.

Le docteur Astruc, 1962, dans *Les Béguins de l'île de l'Aude*, SESA, affirme et fabule beaucoup sans jamais citer ses sources.

Pour ces eaux que l'on dit mortes, voir :

Lenthéric Charles, 1989, *Les villes mortes du Golfe de Lyon*, réédition Jean de Bonnot

Vinas André, 1994, *A la recherche d'étangs perdus*, Ed. De l'Envol.

Et sur l'existence homérique, le besoin d'îles, les noces de l'homme et de la terre, voir :

Camus Albert, 2010, *Noces suivi de L'été*, Folio Gallimard.

"Il n'y a plus de désert, il n'y a plus d'îles. Le besoin pourtant s'en fait sentir. Pour comprendre le monde, il faut parfois se détourner; pour mieux servir les hommes, les tenir un moment à distance."

Une folie viticole / Le château de Gaussan (Bizanet)

En bordure de la départementale 423 qui mène de Bizanet à Saint-André-de-Roquelongue, se dresse à main droite, au milieu d'un vignoble de plaine à la terre rouge brique, une puissante construction néo-gothique, aux allures de forteresse. Conçu pour être vu de loin, le château de Gaussan fut la fierté d'une de ces familles bourgeoises, enrichies par la vigne au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. "Je ne sais pas, Madame, si vous verrez jamais Gaussan, Paris est si loin, mais je le déplore car c'est toujours un grand spectacle..."

Cet édifice emblématique, oeuvre d'architecte inspiré par le Romantisme et les restaurations de Viollet le Duc, s'est superposé à d'anciens bâtiments détruits ou relégués à l'état de dépendance. Car les habitats, sans discontinuité, se sont succédé sur ces terres fertiles. Le nom même du domaine par sa terminaison en -an indique la présence ancienne d'une villa exploitée à l'époque gallo-romaine par un certain Gallicius (formé sur le gaulois *Gaullus*). Mais l'Histoire, en ces lieux, ne commença pas avec Rome. Du mobilier recueilli sur près de vingt hectares, notamment de grandes haches polies en silex ou en cinérite, en provenance du Rouergue ou du Bergeracois, signale un important établissement du néolithique moyen.

Au Moyen Age, les archevêques de Narbonne établirent leur emprise sur ces terres convoitées, en y faisant édifier vers 964 une chapelle rurale sous le vocable de *Sancti Stephani de Agauciano*. Puis vers la fin du XII^e siècle, l'église devint possession du monastère de Sainte-Eugénie, près de Peyriac-de-Mer, qui, criblé de dettes, se donna à Fontfroide en 1189. Le domaine de Gaussan devenu paroisse puis grange cistercienne prospéra, comme son voisin Hauterives (Ornaisons) sous la protection de l'abbaye. Avec ses prairies, ses troupeaux, ses champs de céréales, il resta propriété de Fontfroide jusqu'à la Révolution puis fut vendu comme bien national en 1791. Charles Lambert de Sainte-Croix (1827-1889), fils d'un notaire parisien, orléaniste élu sénateur de l'Aude en 1876, hérita de Gaussan, en pleine période de croissance du vignoble audois. Profitant de ce contexte économique favorable, il transforma la propriété en une exploitation viticole puis la vieille grange en un château néo-médiéval. Il fut l'un de ces propriétaires qui profitèrent de la crise du phylloxéra. Dès les années 1860, l'épidémie frappa les vignobles concurrents, à commencer par ceux du Gard, des Bouches-du-Rhône puis de Gironde... Lorsque qu'elle toucha le Biterrois et le Narbonnais, en 1878, la parade par le greffage sur plant américain était déjà connue. Durant près d'une quinzaine d'années, les vigneron du Bas Languedoc restèrent à peu près les seuls à produire du vin. Les prix connurent alors en cinq ans une hausse vertigineuse passant de 10 francs l'hecto en 1875 à 41 francs en 1880.

Prodigieusement enrichis, ces négociants et propriétaires fonciers furent saisis par une frénésie de construction qui recouvrit la plaine viticole de clinquants "châteaux pinardiens". Toutes les époques depuis le moyen-âge furent revisitées mais aucun style régional n'émergea de ce foisonnement architectural. Ces demeures extravagantes, aux décorations luxueuses, ces dépenses déraisonnables, furent qualifiées de "Folies". A Gaussan, le château d'apparat récapitule tous les stéréotypes des forteresses médiévales avec ses tours, ses murailles crénelées, ses échauguettes,

ses mâchicoulis et ses archères. Il révèle surtout la mentalité de ces nouveaux riches en quête éperdue de notabilité et l'éclat d'un éphémère âge d'or de la vigne. A partir de 1893, le temps des Folies se clôt, les cours s'effondrèrent, victimes de la surproduction.

En 1994, autre son de cloche, avec l'installation d'une dizaine de moines noirs en provenance de l'abbaye de Fontgombault. Le château retourna à un autre Dieu, à une vie de silence et de prière. Les religieux, loin de la démesure de la Belle Epoque, y cultivèrent humblement huit hectares de vignes plantées en maccabeu, syrah et grenache. Mais l'intermède fut de courte durée. En 2009, l'abbaye fut revendue, les moines émigrèrent en Ariège "dans le but de trouver une plus grande solitude". Le monastère, transformé en chambres d'hôtes, fut promu avec son parc de 150 hectares, "endroit idéal pour randonner et admirer la nature". La Folie changea une fois de plus d'orientation. Son nom semble alors mieux s'accorder avec sa probable origine médiévale, *foillie*, cette loge décorée de feuillage, ces jeux de la feuillée où dans la discrétion d'une alcôve de verdure s'épanouit quelque expérience galante ou solitaire pour un peu de libertinage comme au temps des villégiatures ou, autre plaisir, pour le simple recueillement, et par la vertu de la sève porter à nouveau des fruits.

Bibliographie :

Barthès Pascale, 1995, *Le bassin de l'Aude du Néolithique à l'âge du Fer, Prospections thématiques, 1991,1992,1995*, N2004-LA-0151, AdI FI, Archéologie de la France-Informations.

Larguier Gilbert

Magnan Pierre, 1995, *La Folie Forcalquier*, Denoël.

Si le Gaussan évoqué dans la citation de Magnan n'est pas le notre, l'esprit qui préside à la Folie reste le même. Les grandes familles bourgeoises pavanent dans les salons et les fumoirs de leurs somptueux châteaux entourés de parcs et de jardins. Jusqu'au choix des arbres qui reflète ce souci d'affirmation : cèdre, séquoia, sapin, pin parasol, marronnier... rien de moins que des monarques du monde végétal, marqueurs exotiques de la puissance et de la gloire. Ephémères...

Les plâtriers / Un éclat de sélénite (Portel-des-Corbières, Fitou)

De la carte au terrain, l'écriture des pierres, par des sollicitations discrètes, va parfois de concert avec celle des hommes. Il ne reste qu'à en déchiffrer l'économie. *La Gipièra, lo Forn dal Gèis, lo Guèis...* de mêmes mots, en occitan (*lo gip o lo gèis*), désignent à la fois le matériau naturel, le gypse, et son artifice, le plâtre. Les gisements de gypse, révélés par cette toponymie, sont assez communs en Corbières orientales, ils affleurent sur la bordure d'anciennes lagunes : étangs de Pudre et du Doul à Peyriac-de-Mer, du Deume à Sigean, du Pla de Saint-Aubin à Fitou...

Le gypse est une roche sédimentaire qui s'est formée dans des lacs salés, soumis à de très fortes évaporations, en des époques géologiques semi-arides, comme le Trias, il y a environ 200 millions d'années pour les gîtes de Fitou ou l'Oligocène, il y a 65 millions d'années, pour ceux de Portel-des-Corbières, bien qu'une origine triasique ne soit pas exclue. L'instabilité de ces sols, travaillés en profondeurs par la dissolution - le gypse est chimiquement un sel - a entraîné l'apparition d'entonnoirs ou de vastes dépressions circulaires comme l'étang du Doul. Le gypse cristallise sous des formes très diverses (lenticulaires, aiguilles, prismes, macles...) que les traditions de mineurs ont gratifié d'un vocabulaire imagé, souvent profane : pied d'alouette, fer de lance, foie de cochon, pot à beurre, crotte d'âne... parfois religieux : miroir de la Vierge, verre de Marie, pierre à Jésus... Les gypses de Portel et de Fitou sont saccharoïdes (à l'aspect du sucre) et de couleur plutôt grise. Incorporés au sein de marnes et d'argilites versicolores, ils cohabitent avec de nombreux cristaux de quartz bipyramidés qui font la joie des enfants et des minéralogistes du dimanche.

Le gypse, contrairement au "calcaire à chaux", est une roche tendre, facile à extraire et à transformer car sa cuisson à faible température, aux alentours de 150°, nécessite peu de bois et s'effectue dans de petits fours rudimentaires, d'une capacité de 2 à 4 mètres cube. Extrait à l'aide de pics ou d'aiguilles, brisé à la masse, il était transporté dans des paniers depuis la carrière jusqu'au four. Le plâtrier empilait les blocs en formant une arche, d'environ 2 mètres de hauteur, qu'il recouvrait d'une couche de mortier argileux. Sous cette voûte minérale un feu de bois ou de charbon cuisait lentement la fournée qu'il fallait rendre homogène par un brassage savant des incuits et des surcuits. La dernière étape consistait à réduire le plâtre obtenu en une fine poudre par un battage à la masse en bois puis un broyage manuel au rouleau de pierre ou dans des moulins circulaires, actionnés par des animaux.

Au XIX^e siècle, ces petites unités, souvent familiales, perdues au milieu des garrigues furent réduites au silence par la concurrence d'installations industrielles qui se développèrent à proximité des plus importants gisements. En 1835, les 14 fours cylindriques qui fonctionnaient aux plâtrières de Fitou occupaient journallement 400 personnes travaillant sur les divers postes : extraction, cuisson, broyage, transport, vente... Les plâtrières de l'Aude puis de France rachetèrent, au XX^e siècle, les principales sociétés et entreprirent la modernisation des sites. A Portel, des kilomètres de galeries, équipées de voie de chemin de fer, furent creusées sous la Bade ; foreuses, concasseurs, purgeuses... côtoyaient de puissants fours automatisés. Dans

les années 1970, 100 000 tonnes de gypse furent extraites de ces carrières. Malgré une production conséquente, le site de Portel, après celui de Fitou, connut une fermeture par étapes. Il fut rétrocedé dans la décennie 1990 aux Caves Rocbère qui l'aménagèrent en chais de vieillissement et en musée du plâtre et de la vigne.

Pour l'homme du plâtre, un grand tournant s'opéra lorsque l'exploitation du gypse pratiquée en carrières à ciel ouvert passa en mode souterrain. Pour débusquer un matériau plus pur, semblable à un cristal d'un beau blanc grenu, le carrier dut s'enfoncer dans le sol, se transformer en mineur. A Fitou, l'un des puits d'accès aux mines avoisinait les quarante mètres de profondeur; en 1835, les mineurs y descendaient "par un escalier très hardi, sans rampes, dont les marches toujours humides et argileuses, le rendaient d'un difficile accès". Il durent renoncer à la lumière solaire pour saisir, dans la noirceur secrète de la terre, l'éclat pur mais blafard de la sélénite, cet autre nom du gypse, encore dit "pierre de lune" car on croyait y retrouver son éclat. Sa lumière tranquille et blanche, comme un lait de chaux figé, baignait ce monde pétrifié des abîmes où des débris d'os longs côtoient des empreintes de palmiers et des végétaux cristallisés. Avec la paralysie des activités, des colonnes d'eau sombre, plate et solide, où un serpent parfois se glisse, ennoyèrent toutes les cavités. Dans les eaux lourdes de ce tombeau, sans rite ni visite, même la rêverie hésite encore à s'infiltrer.

Bibliographie :

Bouis M., 1835-1836, *Recherches sur les gypses (pierres à plâtre) employées dans le département des P.-O.*, SASL des Pyrénées-Orientales, t.2

Brau Gilbert, 1997, *Derrière Terra Vinea, deux siècles d'exploitation du gypse*, Journal l'Indépendant, du 27 février, rubrique de Portel-des-Corbières

Et sur la sélénite (du grec *selênê*: "lune", *selênitês (lithos)* : "pierre de lune") et les figures immobilisées d'un monde pétrifié, voir :

Huysmans J.-K., 1928, *En rade*, Plon, Paris

dans lequel la lune est perçue comme "un immense désert de plâtre sec".

Caillois Roger, 1987, *L'écriture des pierres*, Champs Flammarion

pour "l'action d'un esprit coagulant et gorgonique" dans les jeux de la nature.

Et Bachelard, bien entendu, pour ses essais sur les images de l'intimité.

Les cabanes de Fleury d'Aude / Autour du globe

Un monde se termine aux Cabanes, un autre y commence. Le cours de l'Aude ne matérialise pas seulement la limite départementale, mais deux univers lagunaires qui divergent sous l'influence de l'homme. Au nord, les étangs littoraux héraultais subissent jusque dans les zones désolées des sansouires la pression humaine des villes de Béziers et Montpellier, d'un habitat dense et de stations balnéaires comme la Grande Motte ou le Cap d'Agde, immeubles-pied-dans-l'eau, H.L.M.-sur-mer, "Floride occitane"... Passées les lagunes tampons de Vendres et le lit de la rivière Aude, les étendues redeviennent plus solitaires et préservées. Le hameau des Cabanes avec ses maisons basses et ses pontons défraîchis se tapit près de l'embouchure du fleuve, entre vignes et prés salés colonisés par les salicornes.

A l'origine, ces rives attirèrent une maigre population de pêcheurs ou de chasseurs qui vivait dans des habitations temporaires bâties en roseaux ou en pisé. Sur Fleury, le hameau se développa vers le début du XX^e siècle, en fixant quelques ouvriers agricoles et leur famille dans la proximité des domaines viticoles de Saint-Louis et Le Château. Les années d'après Guerre virent le redémarrage des activités touristiques balnéaires; Saint-Pierre-la-Mer et les Cabanes évacués et en partie rasés par l'armée allemande furent reconstruits en dur. Le camping sauvage qui épousait, le temps d'un été, les pratiques des baraquiers et des *cabanaires* se développa dans le sillage d'un tourisme familial, tâtonnant et bon marché. Une technique de pêche traditionnelle se perpétuait encore couramment sur les graus, les canalets ou les estuaires, elle faisait le bonheur des flâneurs et des vacanciers.

Un grand filet rectangulaire, appelé globe ou encore calen dans la région de Martigues, était tendu, à poste fixe, au travers d'un cours d'eau. Ce filet était monté sur quatre câbles, dits ralingues, qui permettaient sa manipulation. Les deux ralingues latérales (ou armaines), perpendiculaires aux rives, s'enroulaient sur des tourniquets actionnés par deux pêcheurs lors de l'immersion ou du levage du filet. Un moteur à explosion puis électrique prit le relais et assure aujourd'hui la levée des derniers globes en service. Les filets placés dans l'estuaire de l'Aude mesurait en moyenne 43 x 21m, ils couvraient environ 900m². Le calage du filet s'effectuait de façon différente selon l'espèce convoitée, dans le courant et en biais pour le loup, sur le fond dans la vase pour l'anguille. Mais si l'essentiel des prises était constitué par des muges, on capturait également des flets, soles, aloses, joels... plus rarement des daurades. Lorsque le poisson était emprisonné dans le filet par la remontée des armaines, le pêcheur montait dans son négafol (petite embarcation), franchissait la ralingue, puis muni d'une épuisette s'emparait des belles pièces. Il pouvait aussi en relevant le filet devant lui, refouler les prises dans un repli aux mailles plus larges permettant un tri, la fisque (35mm au lieu de 20), et les rejeter ensuite dans le fond de sa barque.

Cette pêche qui prospérait sur la migration des espèces entre mer et lagunes, ou sur les passages en estuaires n'est plus, depuis environ un demi siècle, qu'une activité d'appoint en voie de disparition. Elle fut pourtant présente jusque sur le moindre cours d'eau; en 1897, un globe est signalé sur le ruisseau qui sourd de la Font

Estramer, près de Salses. Activité de retraités, "d'irréductibles pêcheurs", d'ultimes détenteurs de ce savoir-faire qui se battent comme à Martigues ou Port-de-Bouc pour la survie des derniers calens. A Fleury, depuis peu, le voyage autour du globe n'est plus qu'un souvenir. Celui du canal de Caronte à Martigues fonctionne quotidiennement tout autant dans un but de conservation patrimoniale que pour la poutargue, ce caviar provençal. Malgré la crise qu'elle traverse, cette pêche lagunaire, dont le globe ou le carrelet ne sont qu'une des multiples variantes inventives, entrées en résistance, représente "encore une force économique considérable sur le plan méditerranéen et un espoir plus grand si elle sait se réorganiser". Surtout dans une conjoncture où le sur équipement de la pêche industrielle frise l'obsolescence.

Face à la démesure et à la folie croissante de la vie moderne, le pays des Cabanes constitue un inter monde, situé à mi-chemin entre les habitats frustes des premières populations vivant en économie presque fermée et nos villages. Si celles de Fleury sont certes éloignées de l'existence précaire, ne sont plus en rupture marquée avec nos modes de vie - le confort, l'automobile, la télévision... ayant fait depuis longtemps leur entrée - elles conservent malgré tout quelque chose de l'esprit cabanier. D'un héritage, qui tout en résistant aux urbanisations imposées, perpétue un modèle de vie local, une sorte de retour aux sources, à une existence plus instinctive et paisible moyennant quoi ces hommes et ces femmes peuvent continuer à puiser "leur bonheur aux seuls reflets de l'eau immobile".

Bibliographie :

Quignard Jean-Pierre et Autem Michel, 1983, *Description de quelques pêcheries d'estuaire et paralaunaires du Languedoc (Globes, carrelets, ganguis)*, Science et pêche, 323, 1-21.

Sur la lagune comme cosmos, voir :

Vinas André, 1994, *A la recherche d'étangs perdus*, Ed. De l'Envol

Baissette Gaston, 1967, *L'étang de l'or*, Julliard.

"...le caractère des habitants portait la marque d'une double influence : un climat heureux, une existence précaire... Ils plaquaient tout, atteignaient le grand zéro de l'équilibre au croisement des axes de l'espoir et du désespoir et recommençaient un autre monde où ne luisaient ni le lendemain, ni l'attente du meilleur ou du pire, ni la famille, ni les rapports humains. Ils troquaient le petit horizon contre le grand horizon... Cette mort ensoleillée des choses, c'était leur vie".

Et sur le refus de toutes les Floride, "des charognards du commerce" et de "la vérole de l'argent", voir :

Temple Frédéric-Jacques, 1981, *Un cimetière indien*, Albin Michel.

De quelques grottes de La Clape / Le loup et la tortue (Armissan, Narbonne)

Ce pourrait être une fable de La Fontaine, mais dans notre histoire les personnages se côtoient sans vraiment se rencontrer. Le loup a complètement disparu du pays, pourtant sa présence hante toujours la microtoponymie des combes et des serres (Trou du Loup, Crêt de la Louve, La Loubière...). Quant à notre cistude (du lat. *testa* "carapace"), l'*emys europaea* des cours d'eau et des mares du Midi, contrairement au redouté prédateur elle se maintient, mais, méfiante et craintive, se fait plutôt discrète. A ce rapide inventaire, ajoutons que les vieilles racines du langage renforcent parfois l'ambiguïté des choses, introduisent des doutes jusque dans le paysage. Ainsi la racine préceltique *Lup / Lop*, proche homophoniquement de loup, connaît aussi le sens de crête de montagne ou de lieu rocailleux dans l'occitan *loba, loba*. Mais le pays des pierres sauvages n'est-il pas aussi celui des loups ? Dans la lumière crue de midi ou dans l'ombre des grottes, les pierres parfois revêtent d'étranges silhouettes. "Tantôt, la roche est polie et massive, tantôt fantastiquement déchiquetée".

Il était donc une fois, un féru d'archéologie, anthropologue de surcroît, qui fouillait des grottes dans le massif de La Clape. Il aimait cette garrigue à nulle autre comparable, et devenait volontiers poète dans ses approches : "Avec sa topographie si tourmentée, ses paysages clairs, pareils à ceux de la Grèce, sa végétation spéciale, La Clape n'est semblable à rien. En vain, l'on chercherait ailleurs la pureté de ses profils, les fortes senteurs de sa flore odorante, ses teintes insaisissables, changeantes à toutes les heures du jour qui font le désespoir du peintre impuissant à les fixer". Philippe Hélène (1898-1961) et son père Théophile (1871-1952) prospectèrent sans relâche les garrigues de la Narbonnaise de Leucate jusqu'à Bize et accumulèrent une importante collection couvrant une grande partie de la Préhistoire et de l'Antiquité. Vers le début des années 1920, Philippe fouilla une riche sépulture collective "absolument intacte" au Trou du Loup sur la commune d'Armissan. Parmi le "splendide mobilier" funéraire recueilli : belles pointes de flèches, longues lames de silex, perles en serpentines et turquoises, palettes à tatouer... il attribua une place toute particulière à une plaque vertébrale d'*emys* d'assez grande proportion. Elle venait s'ajouter à d'autres fragments de plastrons de tortues palustres recueillis dans les grottes de la Terrasse et des Tortues, aux Monges, ainsi qu'à des "amulettes en forme de tortues" livrées par les cavités du Ruisseau et de la Falaise, au lieu-dit Vignes-Perdues, et par celle de la Hache près de Moujan dans la vallée de Combe-Longue.

A partir de là, l'imagination s'enflamma. Il n'hésita pas à attribuer à toutes ces trouvailles un caractère cultuel ou rituel, à les considérer "comme l'indice d'une religion dans laquelle la tortue divinisée aurait joué un certain rôle". Toutes ces grottes sépulcrales témoignaient pour lui de "l'existence du totémisme de la tortue à la fin de l'âge de pierre" dans la région narbonnaise. Il est vrai que l'époque était favorable à un totémisme originel, porté par de fortes personnalités, telles S. Freud, E. Durkheim, J.G. Frazer... ce dernier multipliant les exemples de clans ou tribus se revendiquant d'un ancêtre tortue, vénéré et redouté. Il était tentant et surtout facile d'envisager l'hypothèse totémique comme la forme primitive de toute religion ou un

modèle d'organisation pour les sociétés humaines.

De ces restes de tortues mis au jour et interprétés par Ph. Hélène, les préhistoriens ne retiennent aujourd'hui que le particularisme de groupes locaux pour lesquels cet animal a dû jouer un important rôle dans l'économie alimentaire et culturelle. Sans référence aucune à une théorie totémique. Quant aux prétendues amulettes en os très stylisées, dans lesquelles Hélène voyait des "idoles en forme de tortues", elles ont été, depuis lors, rebaptisées boutons hémisphériques à un ou deux appendices polaires. Il en a été trouvé d'aspect équivalent en Espagne, au Portugal, en Sardaigne... qui conservent parfois, en hommage à leur découvreur, leur appellation de "boutons en tortue". La Préhistoire reste néanmoins tributaire de ces premiers chercheurs méthodiques qui ont collecté dans ces grottes de La Clape la plus forte densité de mobilier caractérisant le foyer Campaniforme pyrénéen. Qualifiée, au temps d'Hélène d'Enéolithique, cette culture, du début du deuxième millénaire avant notre ère, assura la transition entre le Chalcolithique et le Bronze ancien.

La Clape n'abrita pas de tribus d'Emides pratiquant un culte totémique de la tortue. C'est fort dommage pour le folklore. Mais l'archéologie, consciente de détruire son document en le fouillant, en a tiré un savoir faire qui l'empêche de crier trop vite au loup par crainte de trahir ces hommes qui n'ont laissé que des "messages tronqués".

Bibliographie :

Hélène Philippe, 1922-1923, *Amulettes néolithiques, le culte de la Tortue*, BCAN, t.XV.

Hélène Philippe, 1925, *Le totémisme de la tortue dans les ossuaires énéolithiques de La Clape*, Revue anthropologique, 35, 165-175.

La collection Hélène, étudiée et reclassée par J. Guilaine, enrichira le futur musée de la Romanité.

Dans un opuscule aujourd'hui introuvable, intitulé "Les Grottes sépulcrales de La Clape", Ph. Hélène révèle sa fascination pour La Clape dans un style poétique où quelques adverbes (fantastiquement, étrangement...) fleurissent un mystère, palpable dans ses paysages. Dans ce chaos rocheux, l'homme a aménagé des niches, pour une courte vie et le sommeil de la mort, entre le sec et l'humide, le désert et l'oasis. "Partout le roc affleure le sol stérile, revêtu de plantes herbacées... Ailleurs, enfin, un défilé, d'abord étroit et encaissé, débouche brusquement au confluent de plusieurs vallons dans un cirque pittoresque et charmant, véritable oasis dans un désert de pierre".